

COMMENT JE TRAVAILLE DANS MA CLASSE

Pour les «ceuss de la taupinière»

Le vendredi 13 mai, un de mes jeunes élèves arrive en classe. Il rayonne d'une joie qu'il ne peut garder pour lui.

— J'ai un texte, Monsieur, oi un texte... Une mimique qui ne trompe pas... Ce doit être exceptionnel et passionnant.

C'est le résumé d'un article de Magazine qui relate les projets d'un jeune explorateur : Raymond Maufrais.

Cet explorateur doit partir pour la Guyane française. Il se propose de trouver des tribus anthropophages, d'explorer la région inconnue des Monts Tumuc-Humac, de savoir ce qu'est devenu un aviateur américain disparu en 1930.

Le texte énumère les innombrables dangers qui guettent l'explorateur : les fauves, les hommes, les insectes, les serpents, les plantes...

La classe frémit et adopte le texte d'enthousiasme.

L'exploitation est très riche, on s'en doute :

L'Amérique du Sud, régions chaudes ;

Forêt vierge, grands fleuves ;

Les serpents... ;

Les explorations... ;

Les grandes routes de navigation, les liaisons aériennes, etc..., etc.

Pour quelques jours, nous abandonnons notre sombre « taupinière ».

Je crois me rappeler que « Sciences et Voyages » a publié les récits d'un explorateur dans le Brésil Central.

Chance ! C'est justement notre explorateur. Raymond Maufrais, qui a déjà fait une première exploration en Amérique du Sud.

L'intérêt rebondit.

Mœurs indiennes — Indiens Chavantes.

Les pays du diamant.

Aujourd'hui, on ne « taupinera » pas, nous sommes encore partis pour le vaste monde.

Si on écrivait à « Sciences et Voyages » pour avoir des renseignements sur Raymond Maufrais !

La réponse arrive, riche et précise, avec les dates de départ, d'arrivée, les noms des bateaux, l'itinéraire, etc..., etc.

Mais la surprise la plus formidable pour nous, Varois : Raymond Maufrais est Toulonnais. On nous donne son adresse à Toulon.

L'atmosphère de nos recherches change.

L'explorateur est presque une connaissance, un ami.

On lui écrit. Il est déjà reparti pour Paris. C'est sa maman qui nous répond et qui nous annonce qu'en recevant notre lettre, son fils avait décidé de venir nous faire le récit de sa première exploration.

Hélas, la préparation de son deuxième voyage l'en a empêché.

Joie débordante, puis déception.

Faut-il s'arrêter là ?

Je rends visite aux parents de Raymond Maufrais. Visite émouvante autant qu'instructive.

Tous mes élèves écoutent le lendemain le récit de ma visite. Nous sommes loin de la vie scolaire, nous sommes en plein dans la vie. Notre explorateur n'est plus pour nous un simple explorateur, il est le fils de maman Maufrais, à la fois fière et inquiète.

Nous écrivons à Raymond Maufrais, là-bas, loin, à Cayenne, nous lui souhaitons simplement bonne chance et nous lui disons naïvement ce que nous pensons delui.

Les vacances sont là...

Et puis, en septembre, une lettre de notre ami :

• « Cayenne, 30 août... »

Une longue lettre, des photos d'indiens, un village caraïbe, une indienne rapant le manioc, etc... etc. Lettre que nous allons reprendre à la rentrée. (Nous y reviendrons ici.)

Inutile de décrire l'enthousiasme de mes petits villageois.

L'exploitation de ce complexe d'intérêt a eu lieu au moment où j'avais deux stagiaires normaliennes dans ma classe. Mes jeunes collègues ont magnifiquement compris par cet exemple la richesse de nos techniques d'éducation.

PASTORELLO.

La Verdrière.

P. S. Des articles de Raymond Maufrais ont paru dans « Sciences et Voyages ».

Numéro de Janvier — Février — Mai — Juin Juillet — Août 1949.

Dans une école suisse

Le soir de ma conférence à Sonceboz, dans le Jura bernois, après une journée passée dans les écoles de Cormoret dont je parlerai prochainement, un camarade m'emmenait dans son village, dans la banlieue de Berne. Je devais repartir à huit heures le lendemain matin, mais ce camarade, nouvel adhérent de nos techniques, tenait absolument à me montrer son installation, sa classe et ses élèves.

La classe commence à 7 heures du matin. Mais à 7 heures, l'instituteur me tenait encore compagnie. Il téléphonait au responsable de sa classe qu'il conseillait pour que tout se passe bien en attendant notre arrivée.

Nous étions bientôt dans la classe du camarade Villard, première classe d'une école à deux classes. Et ce qui me frappe surtout, c'est l'organisation de la classe et des abords en atelier de travail. C'était, presque idéalement réalisée, l'école complexe dont nous parlons souvent, avec des moyens financiers auxquels nous ne pouvons pas souvent prétendre, mais dans un état d'esprit et pour des buts qui sont la marque de nos techniques.

Les écoles bien installées, riches en matériel, ne manquent certes pas en Suisse. Nous faisons, nous, un pas de plus vers la vie et le

travail social que synthétisent cette imprimerie, ce limographe, ce journal scolaire qui sont désormais au centre de l'activité de la classe.

En quittant trop hâtivement cette classe de travail, nous avons demandé à notre camarade Villard de nous dire, pour nos camarades, comment il avait accédé à cette réussite.

Nous donnons aujourd'hui un premier article. Nous sommes heureux d'inaugurer ainsi, par cette publication, une collaboration pratique que nous voudrions toujours plus effective entre éducateurs français et étrangers, à la recherche des mêmes solutions favorables à l'école du peuple.

C. F.

COMMENT J'AI MODIFIÉ la base matérielle de mon travail

Chez nous, dans le canton de Berne (Suisse), on fabriquait avant la guerre plus d'instituteurs qu'il ne fallait. C'est à cela que je dus l'expérience de six années sans emploi. Aussi, lorsque grâce à un concours de circonstances favorables, je fus nommé à une classe mixte de six degrés comptant plus de 30 élèves, je n'avais que très peu pratiqué mon métier. De la routine précoce de l'enseignement inculquée à l'école normale, je n'avais heureusement pas tout retenu et je fus peu à peu obligé de passer ce qui subsistait au crible d'une expérience bien différente de celle faite dans les classes d'application.

Avec élan, résolu à rattraper le temps perdu, je me mis à la tâche. Malgré l'effort que j'exigeais de mes élèves, malgré le constant et épuisant labeur que je m'imposais (abondantes corrections et préparations), je sentais bien que « quelque chose ne gazait pas ». Par les conditions même dans lesquelles s'effectuait mon travail (village bilingue où nombre d'enfants s'expriment difficilement en français, grande différence d'âge et d'aptitudes d'un élève à l'autre), je fus en quelque sorte contraint à l'abandon de la voie traditionnelle. Je craignais à tort certaines réactions des parents ou de la commission d'école (complexe du chômeur qui a trouvé du boulot !) et ne procédai que par petites étapes. Ce qui fit d'ailleurs le succès de mon expérience.

A force de corriger, de contrôler des piles de cahiers, je les pris en horreur. Le premier progrès dans ma classe résulta de l'adoption des classeurs. J'obtins l'autorisation d'acheter un, puis deux classeurs pour chaque enfant ainsi que les feuilles perforées. Progressivement, nous en sommes arrivés à n'utiliser de cahiers que pour les exercices de contrôle. Les deux classeurs (32×28×8) jouent somme toute le rôle de fichiers individuels où les enfants classent leurs travaux les plus intéressants (résultats d'observations, de recherches, récits de voyages, résumés de conférences, de films, d'émissions radiophoniques, études personnelles ou collectives, petit herbier, collections, croquis, dessins, démonstrations, documentation trouvée sur les sujets les plus passionnants de notre acti-

vité, feuillets de radio scolaire, poèmes, chants, textes libres, etc.).

Les belles feuilles de format 30×21, avec cadres simples, carolées 4 ou 5 mm., sans cadres pour dessins, croquis de géographie, blanches et doubles pour l'herbier, permettent une agréable présentation. Lorsque le travail, n'est pas terminé, les enfants serrent ces feuilles dans une chemise. Si vous devez contrôler ce qui a été fait, vous n'emportez dans votre serviette qu'un mince paquet au lieu du lourd poids de cahiers habituel. Si une bouteille d'encre de Chine se renverse, si un travail ne donne pas satisfaction, le malheur n'est pas aussi atroce pour l'enfant que dans les fameux « cahiers propres » ! puisqu'il ne s'agit que de remplacer une ou deux feuilles. La plupart des enfants tiennent énormément à ces classeurs, ils s'attachent à leurs travaux bien ordonnés, présentés avec beaucoup plus de soin que dans les cahiers, à leurs travaux qu'il utilisent à nouveau lorsque se présente l'occasion, qu'ils montrent avec légitime fierté à leurs camarades, à leurs parents. Ce n'est plus dès lors : « Vivent les vacances... les cahiers au feu !... mais bien : « Vivent les vacances pour enrichir la collection de plantes, terminer le travail libre sur la course en Valais, etc. »

Oui, le classeur individuel est un outil idéal et, depuis plus de six ans que nous l'utilisons dans ma classe, je n'ai jamais réussi à trouver un élève décidé à céder l'un des siens en nous quittant. Aucun des travaux classés ne porte de corrections de l'instituteur. Celles faites par un camarade chargé de vérifier ou par moi sont notées discrètement au crayon, de manière qu'il n'y paraisse pas lorsque l'enfant aura définitivement mis au point le travail. Pour le fichier collectif, l'élève fera plus volontiers un double de quelque chose de réussi plutôt que de céder son travail original.

Nous relient à part, avec une couverture micarton, certains travaux qui prendraient trop de place dans les classeurs (récits de course, travaux complets sur un sujet bien précis, etc.) et les conservons, de même que maintenant les journaux scolaires, dans des portefeuilles à glissière que nos garçons ont fabriqués.

C'est donc l'adoption des classeurs qui nous a permis un premier pas en avant. Cette toute petite réforme nous a amenés bien vite à comprendre la nécessité d'en faire d'autres. J'avais personnellement souffert durant les années passées sans travail du savoir livresque qu'on m'avait inculqué et compris que, malgré les belles phrases sur l'école active, pas grand-chose ne serait changé tant que les bases matérielles resteraient ce qu'elles étaient. C'est en lisant « Le progrès à l'école », de Dottrens, que je compris pour la première fois la valeur des techniques Freinet.

Dans le budget de ma classe, les sommes prévues pour achats de manuels diminuèrent au profit d'acquisitions plus nécessaires. Mon premier objectif fut : obtenir un outillage de

base qui nous permet de progresser en créant nous-mêmes une partie du matériel qui faisait défaut. Je trouvai l'appui de la commission d'école pour diverses demandes de crédits spéciaux, notamment pour l'acquisition d'un outillage complet pour les travaux de cartonnage (outillage suffisant pour 10 élèves travaillant simultanément : couteaux à carton, coupe-papiers, équerres et règles de fer, plioirs, ciseaux, réchauds à colle, machine à œillets, etc.), puis d'un matériel de menuiserie (trois bancs de menuisier, meule à aiguiser, varlopes, rabots, scies, limes, râpes, gouges, ciseaux, serre-joints, etc.), que je complétais par les outils que je possédais. Malgré quelques récriminations dues au fait que ces achats succédaient à l'acquisition d'un matériel pour l'athlétisme et les jeux de plein air, les sommes nécessaires en sus du budget ordinaire furent accordées. Je dois à la vérité de dire que j'aurais eu tort de me gêner dans ces revendications, puisque la commune que j'habite est une des mieux situées financièrement du canton.

Je réussis également en proposant l'introduction à titre officiel de deux heures hebdomadaires de travail manuel pour les garçons. N'existaient jusqu'alors dans notre école que les heures d'ouvrages féminins. Outre la petite amélioration de traitement qu'elles m'apportaient, ces deux heures supplémentaires me permettaient d'initier mes garçons au maniement du nouvel outillage qui devint bientôt, débordant l'usage officiel qu'on en fait dans la plupart des classes de chez nous qui le possèdent, d'un usage quotidien, et nous rendit d'inappréciables services (confection de casiers pour les fichiers, d'étagères, de boîtes pour le rangement du matériel, préparation des documents pour fichier, portefeuilles, albums, vivariums, construction de décors pour fêtes scolaires, fabrication d'objets pour nos tombolas, etc.).

Le grand handicap au cours de cette transformation fut l'exiguïté des locaux, le manque de possibilités pour le rangement de l'outillage. La lutte parallèle menée pour la construction d'une nouvelle maison d'école était difficile et l'espoir d'aboutir assez lointain. Avec beaucoup d'initiative et de savoir-faire, mes garçons surtout, s'appliquèrent à tirer le parti le meilleur des locaux tels qu'ils étaient. Ils prirent l'habitude de se mettre librement à ce travail chaque fois que le rythme général de l'activité le leur permettait. Dans le mur de la cage d'escalier, ils repèrent le grand placard utilisé par la concierge pour ranger ses broches et ses produits de nettoyage. Ce placard tout proche de notre vestiaire fut transformé en dépôt d'outils. Dans cet aménagement, l'ingéniosité des aînés dont deux surtout s'étaient toujours passionnés de bricolage, fit merveille. Tout put être casé de façon assez rationnelle et le petit vestiaire transformé peu à peu en atelier. Une vieille et longue table que nous possédions en occupe le milieu, utilisable pour les travaux les plus divers, et ses tiroirs nous permettent de ranger

un petit matériel de dessin technique (planches, T, équerres, etc.).

Les anciens pupitres remisés dans le grenier de l'école (nous possédons des tables et des chaises mobiles), devinrent avec quelques grandes caisses, la réserve où nous puisions les planches nécessaires à ces aménagements. En inspectant coins et recoins, nous avons eu la bonne fortune de découvrir deux vieux buffets. En partie démontés, retapés, ils nous donnèrent, l'un un caisson pour notre matériel de gymnastique et de jeux, l'autre une armoire pour les fichiers. Si j'insiste sur ces détails, c'est qu'ils montrent bien l'importance d'un outillage de base à l'école, puisqu'il nous permet, presque sans frais, d'aménager peu à peu la classe atelier. Nous pûmes ainsi résoudre sans trop de difficultés, le gros problème de l'ordre qui se posait avec d'autant plus d'acuité que le matériel était abondant et la place limitée. Au fur et à mesure des besoins, les enfants prirent eux-mêmes les initiatives nécessaires pour parfaire notre organisation. Aujourd'hui, une vaste bibliothèque de travail, un musée en train de se développer, des collections de journaux scolaires, de brochures pour la jeunesse, notre grand fichier de documentation, notre matériel intuitif, nos jeux, notre matériel de peinture (sur bois, sur porcelaine, sur verre), de tissage, de modelage, de gravure, nos appareils de projection, nos vivariums, aquariums, etc., tout a trouvé place et nous ne souffrons plus de l'encombrement du début. Chez moi, parce qu'il n'a pu être casé à l'école, les aînés utilisent un matériel complet de photographie (nous pouvons ainsi illustrer facilement nos travaux de courses, notre journal à l'occasion). Dans le petit atelier que j'ai mis à leur disposition, deux anciens élèves, les *as bricoleurs*, dont j'ai déjà parlé et qui ont quitté l'école depuis trois ans, ont utilisé une partie de leurs loisirs à nous fabriquer un magnifique tourne-disque avec amplificateur et microphone.

Nous sommes maintenant organisés pour voler de nos propres ailes, et c'est *notre caisse* qui a pu bientôt subvenir aux frais occasionnés par de nouvelles acquisitions extra-budgétaires. Un prêt fut nécessaire et la situation est loin d'être brillante mais, depuis deux ou trois ans, les recettes augmentent joliment. Les rentrées proviennent de tombolas, de soirées, de la récupération et de la vente du vieux papier (pendant la guerre : vieux métaux, caoutchouc, etc.), de la vente de cerises (arbres qui sont propriété de l'école), de la vente du journal, de petites amendes payées par ceux qui détériorent le matériel, du hannetonage, de la lutte contre le doryphore, de quelques dons, notamment de Pro Juventute dont nous vendons timbres et cartes.

Nous alimentons un fonds de course qui répartit chaque année des sommes importantes (jusqu'à 20 francs par élève), ce qui nous permet d'effectuer de magnifiques voyages de

trois jours dans les régions les plus intéressantes du pays, véritables voyages d'études préparés avec soin et qui donnent lieu à des conférences (aux parents et amis de l'école lors de soirées), à des travaux passionnants de géographie et d'histoire.

La caisse est gérée par un responsable et contrôlée mensuellement par deux vérificateurs. Nos petites recettes ainsi qu'une tirelire où chacun versait selon ses moyens, nous ont permis d'aider un camarade belge, puis de verser quelques sommes pour un home d'enfants en Yougoslavie et en Pologne, d'apporter notre contribution à diverses actions d'entraide.

Nos bibliothèques (celle du travail surtout) se sont enrichies grâce à notre caisse, car les subsides de l'Etat et des communes (doublées depuis l'année dernière) étaient et sont encore insuffisants.

Nous avons pu acheter une Ronéo d'occasion et, plus récemment, l'imprimerie.

Cependant, la question financière reste la plus délicate depuis que nous avons fait, il y a trois ans, l'achat d'un appareil de ciné trifilm et que nous projetons depuis quelque temps celui d'un épidiastroscope assez coûteux.

Mais, pour la vie à l'école, tout est bénéfique ! Les enfants ont beaucoup plus de soin et ménagent davantage le matériel qui est intégralement à leur disposition (sous le contrôle ou la direction de responsables), depuis qu'une partie au moins est acquise par leur propre travail. Le sens de la communauté, l'esprit d'entraide, d'initiative, la joie, l'enthousiasme au travail, le dévouement, la cohésion des équipes, l'habitude du labeur sérieux parce que motivé par l'existence même et le progrès de la communauté, tout y a gagné et y gagne chaque jour plus.

Toute l'activité de la classe n'est plus comme d'une machine tournant à vide et en grinçant, mais prend un sens profond, social et humain, qui enrichit la vie de l'instituteur et de ses élèves.

Si je le peux, je décrirai dans un article suivant l'organisation du travail et de la vie communautaire dans la classe rénovée, ainsi que la grande contribution des techniques préconisées par Freinet.

Quoi qu'il en soit, je peux dire, en accord complet avec les conclusions lumineuses de « L'Éducation du Travail », combien chaque progrès matériel dans l'organisation de ma classe a été récompensé par le progrès possible dans l'ordre social et spirituel. Réalisée dans des conditions de lutte parfois difficile contre certain esprit réactionnaire, notre petite expérience de transformation de l'école reste une lutte avant tout contre l'imperfection des moyens à disposition, une lutte pour rattraper le retard de plus de cent ans du simple point de vue matériel déjà, dont souffre l'école primaire de chez nous.

A. VILLARD, Evillard (Suisse).

La morale sans leçons

Mercredi 15 juin 1949 :

Texte libre : Six textes sont lus. L'un est choisi par 8 voix sur 15 votants. Voici ce texte après la mise au point :

UNE FRAYEUR

Je me rends à ma journée chez M. Durand. Je suis bien tranquillement la route quand, soudain, j'entends derrière moi un souffle rauque. Je tourne légèrement la tête et que vois-je ? Un taureau furieux, bavant et beuglant, arrive à fond de train en martelant le sol. Dag et dag !

Malgré mon grand effroi, je réussis à grimper dans un arbre. Le mufler écumant, les cornes baissées, mon ennemi se précipite, arrache l'écorce, fait voler la terre. Mais pour lui le malheur arrive. Sa corne reste prise sous une racine. Je saute lestement à terre et je me rends chez M. Durand. Celui-ci prend son fouet et une corde. Nous rejoignons la bête. D'un coup vif, il lui lie les pattes de derrière, lui lance des coups de fouet, lui passe les mouchettes et l'emmène à la ferme.

— Pendant la correction du 1^{er} paragraphe, l'auteur est pâle, il revit cette scène. Sa sincérité ne peut être mise en doute.

— Quant au 2^e, voici que les camarades l'interrogent sur la grosseur de l'arbre, sa hauteur, l'endroit.

Tous les détails sont fournis. Personne ne peut croire qu'un taureau furieux se soit calmé en ayant la corne prise.

L'auteur est harcelé par ses camarades :

« Tu ne vas pas nous faire croire ça.

— Si, c'est vrai.

— Il se serait plutôt arraché la corne,

— Elle était un peu abîmée. » etc...

J'interviens :

« Vous avez élu ce devoir et maintenant vous critiquez. Si c'est vrai, nous aurons un beau texte dans le journal ; mais si c'est inventé...

— C'est vrai, Monsieur », soutient l'auteur.

Un élève propose :

« On va le corriger quand même et le copier sur une feuille. J'irai ce soir chez M. Durand lui demander si c'est vrai. » D'accord.

La correction se poursuit. L'auteur se contredit un peu. Je suis convaincu de sa fourberie, d'autant plus qu'il a déjà soutenu des mensonges aux gendarmes lors d'une enquête à l'école.

A la récréation de l'après-midi, un attroupelement, un remous, des cris. « Monsieur, il a avoué ! — Quoi ? — Le début est vrai, mais pas la fin. En réalité, il a couru devant le taureau en poussant de grands cris. »

J'estime que la leçon de morale était terminée.

La morale, pour moi, est dans la vie et dans les jugements que l'on peut porter, à l'occasion, sur un texte d'auteur.

Deux élèves sont allés mercredi soir chez M. Durand.

Ils ont rapporté que l'arbre monté par leur camarade n'avait pas de racine visible et qu'il n'y avait aucune trace de corne.

M. Durand a confirmé par écrit le récit pourtant inventé. (Est-ce parce que le jeune auteur travaille chez lui le jeudi et pendant les vacances et qu'il craignait de le faire punir ?)

En tous cas, Cholet a bien voulu écrire la vérité qui est imprimée ci-contre.

* *

Cette petite aventure montre que la meilleure leçon de morale vient des camarades qui désapprouvent une mauvaise attitude. Si l'on se conduit bien, n'est-ce pas souvent pour donner de soi la meilleure impression ? Et celui qui agit mal ne se donne-t-il pas souvent des airs de petit saint, pour le même motif ? D'ailleurs, notre jeune auteur a voulu se montrer sous un jour plus favorable, ce qui l'a conduit à inventer un récit invraisemblable.

LE COQ, Malignon (C.-du-Nord).

OBSERVATION dans une classe de 5-6 ans, qui a commencé à imprimer en février dernier

En mars :

Un petit garçon de 5 ans qui, depuis 18 mois ne faisait que papillonner en classe, arrive le matin en me disant : « Je veux imprimer que Jean-Claude (c'est lui-même) a apporté des bourgeons de marronnier. »

Il s'installe, emplit ses 3 composteurs, et imprime 30 feuilles, sans une erreur ! Il a travaillé ainsi *une heure et demie*, sans détourner les yeux de son matériel, sans être gêné par un groupe de visiteurs descendus ce matin-là de St Cloud, où ils suivaient le stage des C.E.M. E.A. relatif à l'information sur l'éducation nouvelle.

Depuis ce « lancement », le petit Jean-Claude est parmi les imprimeurs les plus zélés.

Nous voyons d'autres cas d'instabilité en voie très nette d'amélioration depuis que ces enfants impriment librement « la Nouvelle Ecole ».

Bl. HARVAUX.

* *

Pour notre documentation coopérative, ne craignez pas de mettre à contribution les conservateurs des Musées nationaux ou régionaux.

Pour la mise au point d'une brochure à paraître sur les négriers, notre ami Gouzil a obtenu une bonne collaboration de M. Granet, conservateur du Musée municipal de Nantes. D'autres camarades nous avaient déjà fait remarquer à quel point l'accueil de ces conservateurs de Musées est favorable en général à toutes nos entreprises.

Je suis à peu près persuadé que nous aurions que des avantages à nous orienter vers ces sources considérables de documents que sont les divers musées.

Demandez-nous quelques spécimens de nos B.T. Partez avec une *Gerbe* ou une *Enfantine*. Montrez à ces directeurs ce que nous réalisons. Ils comprendront et seront comme vous accroschés. Insistez tout particulièrement sur le caractère non lucratif de notre Coopérative. La documentation dont nous avons besoin, tant pour nos fiches que pour nos brochures, pourrait largement en bénéficier. — C. F.

PHOTOS DU STAGE

Je suis du nombre de ceux qui désirent conserver de nombreux souvenirs photographiques de notre stage de Cannes. Hélas, bien des camarades n'ont pas pu présenter leurs clichés avant notre séparation. *L'Éducateur* ne pourrait-il ouvrir une rubrique de ses petites annonces de dernière page sous le titre général de « Photos du Stage de Cannes 1949 » dans lequel chaque camarade-photographe décrirait ses clichés. Exemple : *Profil Freinet. Terrasse Vence. Passable. MÉRIC.*

Une ou deux lignes suffiraient à donner le sujet, le lieu, la valeur du cliché. Le nom du photographe suivrait. (Pour l'adresse, se reporter à la liste de l'album du stage).

Pour éviter les frais, je propose, en outre, qu'un responsable soit nommé qui centraliserait les commandes et les négatifs.

Ce responsable pourrait être, par exemple, un membre de la commission photo.

MÉRIC, Girardin, Carcans.

DOCUMENTATION GÉOGRAPHIQUE

Il nous reste encore quelques séries de cartes postales hélio sur les Alpes. Nous rappelons que les séries suivantes de dix cartes sont disponibles :

Refuges et cols, sports d'hiver, vallées en hiver, voies de communications, cours d'eau, pics en hiver, gorges, climatisme et tourisme, villages des Alpes.

Nous livrons ces documents gratuitement, mais nous demandons à nos camarades de verser un droit de recherches, de classement et manutention de 1 fr. 50 par photo, port en sus.

Nous avons aussi quelques beaux panneaux hélio (40x15 cm.) : col du Lautaret, Isoard, Pelvoux, Ailefroide. Ils sont cédés à 15 fr. l'un.

Hâtez-vous de passer commande, le stock étant limité.

:::::

Les camarades qui s'intéressent au système de pointage des travaux indiqué dans « *L'Éducateur* » n° 8 (1948-1949), noteront la nouvelle adresse de Naudé : Mont Saint-Père, par Château-Thierry (Aisne).